

Une crise peut en cacher une autre [extraits]

Nota Bene : ce texte a été publié par la revue *Le Débat*, n° 157, novembre-décembre 2009.



La crise financière accapare l'attention. On l'explique par le comportement des financiers : mais ce comportement, comment l'expliquer ? Nous développons la thèse suivante : *l'informatisation* a, depuis 1975, transformé l'économie mais cette transformation n'est ni comprise, ni clairement perçue. Il en résulte un déséquilibre qui suscite une crise plus profonde, plus globale que ce qui apparaît à l'occasion de la crise « financière ».

* *

On peut voir dans l'informatisation la cause de la crise financière. Non certes la cause immédiate, car celle-ci réside dans le comportement des financiers, mais la *cause matérielle* qui a rendu ce comportement *possible*.

Une fois possible il était rendu *inévitabile* par la conjonction d'une illusion de sécurité et de la pression concurrentielle. L'informatique et le réseau ont en effet unifié le marché mondial et instauré entre les banques une solidarité telle que si l'une tombait les autres devaient tomber aussi comme les alpinistes d'une même cordée.

Or la probabilité d'une catastrophe systémique semblait négligeable : chacun sait bien que la Terre ne peut pas cesser de tourner ! La systématicité du risque étant perçue comme un facteur de sécurité le risque était apparemment supprimé - et c'est l'apparence qui dicte les comportements.

Tout le métier de la finance réside dans l'arbitrage entre rendement et risque. Le risque (en apparence) supprimé, l'un des piliers de ce métier s'effondrait : rien ne pouvait plus arrêter la course au rendement, fût-il illusoire. Celui qui se montrait prudent était éjecté du marché car ses clients le quittaient pour d'autres qui, offrant des rendements plus élevés, paraissaient « plus intelligents » et « plus efficaces ».

* *

Mais sortons de l'entreprise pour considérer l'équilibre économique dans son ensemble. Il apparaît alors que l'informatisation, avec l'automatisation qu'elle apporte, a transformé *tous* ses paramètres.

Pour les logiciels, pour les circuits intégrés, le coût de production se résume au coût de conception du produit : le coût d'un CD de plus, d'une puce de plus, est négligeable. Il en sera de même pour toute production informatisée, automatisée : la quasi-totalité du coût de production est dépensée lors de la phase initiale de conception du produit, en y incluant l'organisation de sa production, la programmation du processus et l'ingénierie d'affaires. L'économie informatisée est une « économie de la conception », ou si l'on veut « du *design* », bien plus qu'une économie de l'information ou de la connaissance.

Le coût marginal étant négligeable, cette économie connaît des rendements d'échelle croissants (le coût moyen d'un produit décroît lorsque la quantité produite augmente). On peut démontrer ([24]) qu'alors l'équilibre du marché s'établit sous le régime de *concurrence monopoliste* qui faisait dans les années 30 figure de curiosité dans la théorie (Robinson [16], Chamberlin [4]), et qui est devenu *le* régime de l'économie. Il ne convient pas de développer ici ce modèle : disons seulement qu'il a pour corollaire la segmentation de la clientèle (y compris la segmentation tarifaire qui permet à l'entreprise de s'approprier le surplus du consommateur) et la diversification du produit.

Lorsque le coût marginal est négligeable, la valeur du produit s'évade de la quantité pour s'accrocher à la qualité : la satisfaction que procure un iPod (tout comme celle que donne un livre) résulte de la qualité de sa conception et non du nombre d'exemplaires que l'on détient. Cela influence l'imaginaire des consommateurs et, finalement, la demande. L'émergence récente d'un « besoin d'environnement », d'un « besoin de traçabilité des produits alimentaires », signale une évolution que l'on peut juger lente mais qui s'oriente vers moins de quantité, plus de qualité.

Quand l'entreprise dépense l'essentiel du coût de production lors de la conception du produit, donc avant d'avoir reçu la première réponse du marché, elle doit fonder ses décisions sur une *anticipation* de la demande des clients et de l'initiative des concurrents. Le risque est alors poussé au maximum ; il est d'autant plus élevé que la concurrence, poussant la qualité vers le haut, accroît le coût de la conception. L'économie informatisée est ainsi une *économie du risque maximum* qui exige, chez l'entrepreneur, les talents d'un bon joueur de poker.

Le résultat d'un travail de conception, c'est du travail stocké, du « travail mort » et donc, au sens strict du terme, du *capital* : l'économie informatisée est *ultra-capitalistique*. Or un capital, cela se vole, cela se copie, cela se pille les armes à la main : une économie est potentiellement d'autant plus violente qu'elle est plus capitalistique, et la tentation de la violence est d'autant plus forte que la concurrence devenue mondiale est plus vive et le risque plus élevé : notre économie ultra-capitalistique est potentiellement *ultra-violente*.

Certes l'économie industrielle n'avait pas été paisible : des monopoles ont abusé de leur position de force, la concurrence a utilisé des procédés violents. Mais elle était fondée sur un principe pacifique, *l'échange* dans lequel aucun des deux partenaires ne peut forcer l'autre à entrer en transaction. En outre le besoin de main d'œuvre lui procurait un équilibre endogène, la consommation étant liée au revenu, lui-même dépendant de l'emploi qui était fonction de la production.

Dans l'économie de la conception, automatisée, ces deux équilibres sont rompus et le ressort de la violence se tend avec la même puissance que dans l'époque féodale (Bloch [2]). L'économie la plus moderne, la plus efficace, renoue ainsi avec des comportements archaïques.

Si l'informatisation apporte des outils efficaces à l'entrepreneur, elle en donne en effet aussi au prédateur. La baisse du coût du transport permise par la gestion informatisée des *containers* a suscité une unification du marché qui répond, sur le plan physique, à la suppression de la distance géographique dans l'espace logique : tout se passe comme si le monde s'était réduit à un point, à un espace de dimension zéro.

Cela facilite la délocalisation des emplois, des centres d'appel etc. au détriment de la cohésion de l'entreprise et de la qualité de ses produits. Cela aide aussi les mafieux à « blanchir » les profits du crime pour prendre le contrôle d'entreprises légales (Saviano [17], p. 315).

Certains conflits à prétexte ethnique ou religieux cachent, et en même temps révèlent, des éruptions de ce potentiel de violence : pourraient-ils avoir lieu s'ils ne permettaient pas à des prédateurs d'accumuler une richesse qu'ils pourront, grâce à l'informatique et aux réseaux, recycler dans l'économie « normale » pour y trouver bien-être et respectabilité (Verschave [22]) ?

* *